

Le défi des grossesses précoces

Brésil Un enfant sur cinq a une mère adolescente. C'est dû à la pauvreté et cela l'entretient.

Elodie Guignard
Correspondante au Brésil

Sarah ⁽¹⁾ a 14 ans, un ventre qui s'arrondit et le regard un peu perdu. Il y a six mois, la frêle adolescente avait encore des rêves d'études plein la tête mais elle attend désormais son premier enfant.

A São Luis, la capitale de l'Etat du Maranhão (Nordeste), comme dans le reste du Brésil, la jeune fille est loin d'être un cas isolé. Environ un million d'adolescentes brésiliennes sont, à l'image de Sarah, enceintes à l'âge où on les imagine encore à l'école. La moitié environ de ces grossesses seraient menées à terme.

Tous les ans, il y a 7,3 millions d'adolescentes qui deviennent mères dans le monde, dont 95 % dans les pays en développement. Deux millions d'entre elles ont moins de 15 ans.

En couple depuis deux ans avec un assistant maçon de 18 ans, Sarah ne souhaitait pas tomber enceinte aussi jeune. *"Je pensais avoir des enfants bien plus tard. Ma mère m'avait parlé des contraceptifs. Je suis donc allée au poste de santé à plusieurs reprises pour recevoir l'injection contraceptive mais il n'y avait jamais de médecin sur place et j'ai fini par abandonner..."*

Elle était au courant des possibles conséquences de rapports sexuels non protégés mais une faille du système de santé public brésilien a eu raison de sa volonté. Elle rejoindra donc d'ici à quelques semaines les 12 % d'adolescentes brésiliennes de 15 à 19 ans qui avaient au moins un enfant en 2010 – contre 15 % en l'an 2000.

Parallèle à la pauvreté

On estime que 19,3 % des enfants nés au Brésil en 2010 avaient une mère adolescente. Les taux dépassent 30 % dans certaines zones pauvres, qu'il s'agisse de régions rurales des plus reculées ou de favelas.

La carte des grossesses précoces correspond en effet d'assez près à la carte des revenus les moins élevés. Et, de fait,

les Brésiliens les plus pauvres sont majoritairement métis et noirs. En 2009, le pourcentage de jeunes filles afro-brésiliennes qui étaient enceintes était ainsi de 65 % plus élevé que celui des Blanches.

Métisse à la silhouette élancée, Ellen ⁽¹⁾ a accepté sa grossesse même si c'était, là aussi, une surprise. A 17 ans, elle attend le bébé en octobre, ce qui correspondra à peu de chose près à la fin de sa dernière année de secondaire. *"Tout le monde l'a bien accepté. Mes parents m'ont dit que je devais prendre soin de l'enfant à naître et continuer mes études. Je suis avec mon copain depuis deux ans, donc j'ai été contente de l'apprendre même si ce n'était pas prévu aussi tôt."*

Le couple avait pour habitude d'utiliser des préservatifs car Ellen ne voulait pas prendre la pilule. *"Ma mère me disait que c'était mauvais."* Et, à un moment, le couple a mis les préservatifs de côté...

Cette fille unique sait qu'elle pourra compter sur l'aide de sa mère pour prendre soin du nouveau-né et aussi sur l'apport financier de son petit ami. Mais elle ignore si elle pourra un jour se remettre à la poursuite de son rêve de jeunesse : devenir médecin. Alors, elle admet, dans un sourire, qu'elle conseille à ses amies *"de continuer à étudier, d'utiliser des moyens de contraception et de ne pas abandonner leurs projets de vie"*. Au Brésil, on estime ainsi que plus de 25 % des filles abandonnant l'école l'ont fait car elles étaient enceintes.

Monique ⁽¹⁾ a 19 ans et un bébé joufflu de 8 mois qui dort sur sa poitrine. Elle habite depuis deux ans avec son mari de 21 ans. Sa grossesse était désirée mais, là aussi, son avenir est en suspens. La

jeune femme a arrêté ses études en fin de secondaire et sa mère l'a forcée à se marier quand elle a appris la nouvelle. *"La maison de mes parents est très agitée car ma sœur de 15 ans a aussi eu un enfant récemment."*

Enfanter pour exister

Certains spécialistes arguent qu'une partie des jeunes filles font des enfants

pour exister, pour se faire une place dans la société lorsqu'elles n'ont pas réellement d'autre voie. L'ONG Plan a pris le problème à bras-le-corps et organise des ateliers dans les groupes scolaires de la région et dans les centres de

santé. Le défi est de taille, comme le confirme Nicole, la coordinatrice du projet pour la Santé des jeunes : *"Avec leur premier partenaire ou quand ils ont une relation longue durée, les jeunes n'utilisent pas le préservatif."*

Le problème a des racines plus profondes. *"On a fait un exercice : les jeunes devaient aller dans une pharmacie pour se procurer des préservatifs. Ils n'étaient pas faciles d'accès, on leur a demandé d'inscrire leurs noms et on leur en a donné un petit nombre. Ils peuvent normalement en trouver dans les centres de santé mais les jeunes ne se sentent pas à l'aise pour s'y rendre. Auparavant, les préservatifs étaient accessibles dans des écoles mais les conservateurs – évangélistes, parents ou professeurs – s'y sont opposés et ils ne sont donc plus disponibles."*

São Luis ne compte que trois centres pour adolescents et ils ne sont pas axés sur la prévention mais sur la prise en charge postérieure. L'avortement est interdit au Brésil sauf si la grossesse intervient à la suite d'un viol ou met la vie de la mère en danger.

Ce sera l'un des sujets de crispation de la campagne présidentielle pour l'élection d'octobre. Car ces grossesses précoces sont non seulement des vies de jeunes femmes "mises en suspens" mais aussi une perte de productivité pour la nation. En 2013, un rapport du Fonds des Nations unies pour la population soulignait que *"si les adolescentes du Brésil avaient pu attendre la vingtaine pour avoir des enfants, le revenu du pays aurait augmenté de plus de 7 milliards de réais"* (2,3 milliards d'euros.)

→ (1) Prénom d'emprunt.

1
million

ADOLESCENTES ENCEINTES

Environ la moitié de ces grossesses précoces sera menée à terme.